



Miguel Benasayag
Bastien Cany

Le Retour de l'exil

Repenser le sens commun

Le pommier

Le Retour de l'exil

Miguel Benasayag
et Bastien Cany

Le Retour de l'exil

Repenser le sens commun

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2254-1

Dépôt légal – 1^{re} édition: 2021, février

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À celles et ceux qui ont le courage d'agir en suivant
la consigne de Bartleby, « je préférerais ne pas ».*

INTRODUCTION

Nous démarrons l'écriture de cet ouvrage au cœur d'un événement qui paralyse la presque totalité des activités humaines sur la planète¹. En quelques semaines, la pandémie de Covid-19 nous a installés dans une situation inédite, dont nous sommes encore loin de pouvoir mesurer les conséquences. Et pourtant, le caractère événementiel de cette épidémie n'est pas si évident à cerner. Tout le monde en parle, mais nous avons aussi tous l'intuition que cette crise contient un noyau

1. Cet ouvrage a pour point de départ une réflexion engagée au printemps 2020, alors que la France et la plupart des pays européens venaient d'instaurer le confinement généralisé de leur population. Cette réflexion a donné lieu à la publication d'un manifeste par le collectif Malgré Tout (collectifmalgre-tout.net), dont nous reprenons ici les grands axes pour les approfondir.

d'indiscernable, auquel la plupart des discours, de bonne ou de mauvaise foi, évitent de se confronter. Si nous tentons d'approcher ce noyau, le premier constat qui nous paraît évident réside dans le fait que la gravité de cette crise ne se réduit manifestement pas à ses seules dimensions médicale et biologique. Depuis la grippe espagnole de 1918, à laquelle cette crise a souvent été comparée, nos sociétés ont connu deux autres épidémies mondiales : la grippe asiatique de 1956-1958 puis celle dite de Hong Kong de 1968-1970. L'une comme l'autre se sont conclues sur un bilan humain de plus d'un million de morts dans le monde. En outre, il suffit de penser aux décès imputables au sida, aux cancers ou même à la pollution atmosphérique pour comprendre que ce n'est pas la seule mortalité de la Covid-19 qui singularise la crise actuelle. Un constat qui ne doit pas non plus nous conduire à affirmer, comme certains philosophes dogmatiques l'ont fait, que nous serions face à un non-événement. Quitte à prendre le risque de nous tromper, nous pensons au contraire que nous avons intérêt à explorer l'hypothèse d'après laquelle cette pandémie, au-delà de sa portée sanitaire, nous confronte à un événement singulier et irréversible. Il nous faut essayer de comprendre et de décrire les vecteurs convergents qui le constituent. De façon non ordonnée ni exhaustive, entrent en ligne de

compte des éléments historiques, technologiques, écologiques, idéologiques, psychologiques, qui configurent une constellation que nous tentons d'approcher.

Une image partagée de la menace

Pour la première fois, l'humanité entière produit une image de la menace. Cette image ne se réduit pas à une connaissance scientifique des faits qui ont conduit à l'apparition et à la diffusion du virus. Ce qui est profondément en jeu est l'émergence d'une expérience partagée de la fragilité des systèmes écologiques, jusqu'ici niée et écrasée par les intérêts macroéconomiques du néolibéralisme. Du jour au lendemain, l'incertitude, la complexité, la fragilité ont fait irruption au centre de notre propre devenir, en nous rappelant ceci : nous sommes liés, nous avons toujours été liés, ontologiquement liés, et nous ne pouvons pas impunément prétendre exister séparés du monde et des autres, depuis le point de vue de nulle part. La fragilité est expérience et non savoir hors-sol. Elle nous convoque au développement d'une pensée et d'un agir qui intègre cet autre de la rationalité qui n'est ni l'irrationnel des relativismes identitaires ni l'hyper-rationalité de la machine algorithmique.

À l'inverse de ces nouvelles prophéties de toute-puissance, elle invite à une pensée qui évite le piège de croire en son autonomie, au-delà des pratiques concrètes et des dimensions d'existence où elle se déploie. À une pensée qui nous permet de comprendre les liens subtils et les consonances qui agencent les rites sociaux et individuels avec les rythmes du vivant.

Face à la situation nouvelle qu'instaure la pandémie, nous avons vu émerger deux interprétations opposées. De façon schématique, on pourrait dire qu'on distingue, d'un côté, celles et ceux qui affirment qu'il s'agit d'un problème très grave, auquel il faut par-dessus tout trouver une solution, sous la forme d'un vaccin ou d'un médicament. Dans leur compréhension de la crise, il n'est pas question, de près comme de loin, de dépasser le paradigme de pensée et d'agir dominant, en remettant en cause les modes de production, de consommation et d'exploitation des milieux naturels. De leur point de vue, la tempête que nous traversons ne serait qu'une obscure parenthèse avant le retour des jours meilleurs. Et s'ils affichent leurs préoccupations écologiques, celles-ci restent anthropocentriques, ne visent *in fine* que le bien-être des humains. De l'autre côté, une autre interprétation, à laquelle nous souhaitons contribuer, voit dans cette rupture

un véritable événement, qui s'attaque de façon irréversible à l'idéologie productiviste jusque-là hégémonique. Le coronavirus est, pour nous, le nom de ce point critique à partir duquel notre rapport au monde et la place de l'humain dans les écosystèmes doivent être profondément remis en question. La crise actuelle nous permet de comprendre que l'exil, cette séparation d'avec le monde que l'humain s'est infligé pour mieux le connaître et, partant, le dominer, est en bonne partie imaginaire. Si cet exil n'a jamais signé un vrai départ, à tout point de vue impossible, il est toutefois le nom du rapport au monde réifiant que l'homme de la modernité a imposé à son environnement et à lui-même. La mise en cause de ce dispositif sonne la possibilité d'un retour de l'exil.

Si nous faisons l'effort, malgré l'horreur de la situation, de ne pas renoncer à la pensée, il est possible d'apercevoir la seule chose que cette crise nous permet d'expérimenter positivement : la réalité des liens qui nous constituent. Depuis nos vies confinées, nous avons pris conscience du fait que nous sommes des êtres territorialisés, incapables de vivre exclusivement de manière virtuelle, en mettant de côté tout élément de corporéité. Contrairement à ce que prétend l'idéal néolibéral de l'individu autonome, nous constatons que personne ne vit dans l'indépendance illusoire

du libre arbitre, depuis lequel nous déciderions, au gré de nos intérêts et de nos envies, des rapports que nous entretenons avec les autres et l'ensemble de l'écosystème. Nous ne tissons pas de liens avec un extérieur. Plus encore, nous n'avons pas de liens : nous sommes un nœud de liens. Des millions d'individus font ainsi aujourd'hui l'expérience dans leur corps que la vie n'est pas quelque chose de strictement personnel.

Les vertus tant louées du monde de la communication et de ses instruments se sont révélées tout à fait impuissantes à nous sortir de l'isolement. Au mieux sont-elles parvenues à maintenir l'illusion de réunir les séparés en tant que séparés. Au beau milieu de la crise, nous avons acquis au moins une certitude : personne ne se sauve tout seul. Bon gré mal gré, nos contemporains expérimentent la fragilité des liens, qui nous oblige enfin à dépasser la fiction de l'individu autonome et sérialisé. Nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'être forts ou faibles, *winner*s ou *loser*s, mais que nous existons, toutes et tous, à travers cette fragilité qui nous permet d'éprouver notre appartenance au commun. La vie individuelle et la vie sociale nous apparaissent plus clairement comme les deux faces d'une même médaille. Obligés à l'isolement, nous découvrons que nous sommes traversés par des liens multiples, qui ne correspondent nullement

au dessein thatchérien, selon lequel « il n’y a pas de société » mais seulement des individus.

C’est le désir du commun (désir de la vie), et non pas la menace, qui nous permet d’agir dans cette situation. Dans ce mouvement de bascule, nos repères habituels s’inversent : il ne s’agit plus seulement de moi-même et de ma vie individuelle. Ce qui compte à présent, c’est ce dans quoi cette vie est insérée, ce tissu au sein duquel elle acquiert du sens. Car si le sens n’existe que pour et par le vivant, il n’émerge qu’à travers notre appartenance et notre participation aux différents contextes et situations que nous habitons. Dans ce moment où les liens sont réduits à la pure virtualité communicationnelle, il nous semble fondamental de penser les limites de cette abstraction. Penser à ce qui n’est pas expérimentable par Skype ou n’importe quel réseau social. Bref, comprendre tout ce qui constitue, au fond, la singularité propre à nos corps et à leurs expériences, qui participe à la production de ce nous allons présenter comme le sens commun.

Aucun fait n’exprime une signification en soi

Ce que nous explorons à travers les réseaux socionumériques maintient au centre du dispositif la conscience. Face à nos écrans, y compris lorsque

nous partageons des moments de pensée ou d'émotion, les corps, avec leur épaisseur, leurs pulsions, leurs désirs et l'ensemble de ces microgestes qui passent sous le radar de notre perception, sont ignorés. Contrairement à une croyance répandue dans nos sociétés dites de la communication, l'existence ne se déroule pas dans un échange de faits ou d'informations. Même si ces données éveillent en nous des réflexions et des affects, elles ne font que véhiculer des représentations conscientes. Nous ne faisons pas ici référence à la conscience au sens psychanalytique du concept, mais à l'ensemble des processus dans lesquels les corps s'absentent, laissant la place à une communication abstraite et représentationnelle. Or nous vivons dans une constellation de croyances qui intègrent le vécu corporel fondé sur l'expérience. Dans cette dynamique propre à l'existence, aucun fait isolé n'exprime une signification en soi. Tout fait n'existe que dans un ensemble interprétatif qui lui donne son sens et sa validité.

À l'opposé de ce que prétend le scientisme, même la science ne traite pas de faits « neutres », elle construit en permanence son propre récit interprétatif qui agit comme une nécessaire fiction opératoire. L'activité scientifique ne consiste pas à produire de simples agrégats de faits nus. Le récit à travers lequel la science ordonne les faits émerge

d'une interaction avec les autres sphères que sont, entre autres, l'art, les luttes sociales, l'imaginaire et, plus globalement, l'expérience vécue. Autant de dimensions qui participent à la production du sens commun.

Des corps domestiqués aux corps disloqués

Nous sortons d'une longue période au cours de laquelle la pensée conceptuelle a tenté de discipliner le sens commun propre au corps et à l'expérience. On assiste actuellement à un mouvement d'accélération de cette tendance, par la délégation croissante aux machines numériques de fonctions jusque-là réservées à l'intelligence humaine. Aux différents plans quinquennaux, aux utopies sociales, idéologies et autres projets pédagogiques qui prétendaient ordonner rationnellement la société, succède aujourd'hui le monde de l'hyper-rationalité algorithmique. Si la rationalité moderne reconnaissait encore au sujet une unité et une intériorité, la gouvernance algorithmique ne voit plus dans l'individu qu'un agrégat de données quantifiables et modélisables. Pour cette idéologie du « tout information », l'objectif n'est plus de domestiquer les corps et la nature, mais de dissoudre le territoire dans la carte par la dislocation